

Discours prononcés dans l'Académie française, le jeudi 22 janvier 1767 à la réception de M. Thomas.

Contributors

Thomas, M. (Antoine Léonard), 1732-1785.

Rohan-Guémené, Louis-René-Édouard, prince de, 1734-1803.

Académie française.

Publication/Creation

Paris : Chez Regnard, imprimeur de l'Académie française, 1767.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/kcvt266q>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

Le Jeudi 22 Janvier M. DCC. LXVII.

A LA RÉCEPTION

DE M. THOMAS.

318332

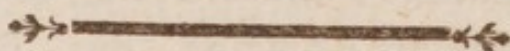
Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library



<https://archive.org/details/b31878453>



DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.



M. THOMAS ayant été élu par Messieurs
de l'Académie Française, à la place de *M.*
HARDION, y vint prendre séance le
Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le
Discours qui suit.

MESSIEURS,

La plupart de ceux que vos suffrages ont
appelés parmi vous, vous ont apporté des
titres pour ainsi dire étrangers. En adoptant

ces Hommes célèbres , vous fixiez leur réputation , mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je suis votre ouvrage , MESSIEURS. S'il m'étoit permis un jour d'aspirer à quelque gloire , c'est vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos suffrages ont encouragé ma jeunesse. Mon cœur , avec plus de transport , reconnoît parmi vous ceux qui m'ont dirigé par leurs conseils & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompensez donc en moi vos propres bienfaits , MESSIEURS ; & je ressemble à ces Soldats Romains , qui , pour obtenir un nouveau grade dans les armées , offroient aux Généraux , pour gage de leur valeur , les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois données sur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'imposent les bienfaits , c'est de s'en rendre digne. Mon zele sera le garant de ma reconnoissance. Associé à vos Assemblées , MESSIEURS , j'observerai de plus près votre génie. A votre exemple , je tâcherai de rendre mes travaux utiles , car vous pensez

que les talents ne font rien s'ils ne servent au bonheur de l'humanité. Permettez - moi de m'arrêter sur cet objet. Je vais considérer un moment avec vous l'Homme de Lettres comme citoyen. Dans un sujet si étendu , je ne choisirai que quelques idées ; je parle devant vous , MESSIEURS , & le souvenir de tout ce que vous avez fait, suppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme est éclairé par la raison , quand ses lumieres commencent à se joindre à ses forces , & que l'ouvrage de la Nature est achevé , la Patrie s'en empare ; elle demande à chaque Citoyen , que feras - tu pour moi ? Le Guerrier dit , je te donnerai mon sang ; le Magistrat, je défendrai tes Loix, le Ministre de la Religion , je veillerai sur tes Autels ; un Peuple nombreux , du milieu des ateliers & des Campagnes, crie, je me dévoue à tes besoins, je te donne mes bras ; l'Homme de Lettres dit, je consacre ma vie à la vérité, j'oserai te la dire. La vérité est un besoin de l'homme ; elle est sur-tout un besoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'est qu'un faux

calcul de l'esprit. Il y a un degré de connoissances où le bien seroit inévitable. Pour hâter ce moment , il faut hâter les lumieres. Ceux qui gouvernent les hommes , ne peuvent en même-temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne , & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter sur elle même. On a donc établi , on a protégé par-tout une classe d'hommes dont l'état est de jouir en paix de leur pensée & le devoir de la rendre active pour le bien public , des hommes qui séparés de la foule , ramassent les lumieres des pays & des siècles , & dont les idées doivent , sur tous les grands objets, représenter pour ainsi dire à la Patrie les idées de l'espece humaine entiere. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de Lettres Citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond , une ame élevée , un courage intrépide. Elle suppose un sentiment plus tendre & la vertu la plus digne de l'homme le désir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce Citoyen généreux méditant dans son cabinet solitaire. La Patrie est à ses côtés. La Justice & l'humanité sont devant lui. Les

fantômes des malheureux l'environnent ; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ses yeux. Alors il apperçoit de loin le Puissant & le Riche. Dans son obscurité, il leur envie le privilege qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les soulager ; je n'ai que ma pensée ; ah ! du moins rendons-la utile aux malheureux. Aussitôt ses idées se précipitent en foule ; & son âme se répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémissent. Il attaque les erreurs, source de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des Peuples, & qui sont un ressort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, sans élever l'âme, rétrécissent la raison, & asservissent l'esprit humain pendant des siècles à des erreurs héréditaires. Il remue ces âmes indolentes & froides, qui gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé, qui ne connoissent que des usages & jamais des principes, pour qui c'est une raison de plus de faire le mal, lorsqu'

qu'il se fait depuis des siècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles, cette superstition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proscriit le bien même qui ne s'est pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, tout se perfectionne par le temps : le temps soulevé lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laisse échapper une ou deux pour chaque siècle. Voulez-vous repousser les présents qu'il fait à l'homme ? Voulez-vous détruire le plan de la Nature ? Les mœurs changent. Les besoins d'un siècle ne sont pas ceux d'un autre. Osez donc admettre tout ce qui sera utile. Que parlez-vous de nouveauté ? Tout ce qui est bon est de tous les âges : tout ce qui est vrai est éternel.

Tels sont les sentiments & les vœux de l'Homme de Lettres Citoyen. Tous ceux qui comme lui sont animés du même zèle, travailleront sur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correspondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'Etat a besoin de l'expérience des siècles : que parmi les gens de Lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'Histoire, mais qu'ils vous

imitent, MESSIEURS, qu'ils ne se traînent pas sur des événements stériles ; qu'ils offrent le tableau raisonné des Gouvernements & des Nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui sont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaste étendue de faits en chaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une seule idée d'un Homme de génie a quelquefois changé un siècle. La législation occupe l'Homme d'Etat. Quel sera l'Homme de Lettres digne de le précéder ou de le suivre ? S'il en est un, qu'il se livre à l'étude des Loix, qu'il y porte cet esprit étendu & libre, qui ne voit rien par les préjugés, & cherche tout dans la Nature, qui s'éleve au-dessus de tout ce qui est, pour voir tout ce qui doit être, qui dans chaque cause voit les effets, dans chaque partie l'ensemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les Loix simples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer sur-tout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les Loix ne fait qu'une Loi.

Tandis qu'il méditera sur la législation , que d'autres creusent les fondemens de la morale , de la politique , de la science du commerce , de celle des finances , qu'ils cherchent dans les sillons , & les trésors des Princes , & la grandeur des Peuples. Ainsi les idées se multiplient , & de toutes les lumieres dispersées il se forme une masse générale de lumieres. Alors vient l'Homme d'État : il descend de la hauteur où il est placé , & promene ses regards sur ce vaste dépôt des connoissances publiques. C'est le génie qui éclaire , mais ce sont les ames fortes qui gouvernent. Le Philosophe , par sa vie obscure , doit mieux juger les choses que les hommes. L'Homme d'État exercé par les événements , accoutumé à voir les projets se choquer contre les passions , à sentir les résistances , à trouver des grains de sable qui arrêtent les mouvements d'une roue , occupé tantôt de résultats qu'on ne peut bien voir que d'où il est , tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point , l'Homme d'État seul choisira dans la foule immense des idées tout ce qui peut s'appliquer aux

besoins du Gouvernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit, MESSIEURS, est donc de préparer des matériaux utiles à l'Homme qui gouverne. Il fait plus ; en rendant les Peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'est alors que l'empire de la force. Alors il se fait un choc continuel d'un seul contre tous. C'est alors que le sang coule, que les Trônes se renversent, que des pouvoirs rivaux s'élevent. C'est alors le temps des grandes impostures qui trompent les Nations & les Siecles, des maximes qui arment les Peuples contre les Rois, & les Rois contre les Peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des Loix, ni les rapports de la Nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remede, ni l'abus. Le Peuple insensé & barbare est à chaque instant prêt à égorger l'Homme d'État qui veut lui être utile, & qui ose lui présenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumieres, voilà le tableau de l'ignorance. Mais chez un Peuple éclairé, la force

du pouvoir n'est pas dans le pouvoir même ; elle est dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la source de l'autorité & plus on la respecte. On adore dans la Loi , la volonté générale. On se soumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'Homme altier fait qu'en obéissant il sacrifie une portion de sa liberté pour conserver l'autre ; l'Homme avare , que l'impôt qu'il paye est le garant de sa propriété ; l'Homme robuste & méchant , qu'il ne seroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ses forces en dépôt dans la masse publique. Les lumieres apprennent qu'il n'y a dans l'État qu'une Loi, qu'une force, qu'un pouvoir ; elles adoucissent les mœurs & ôtent aux ames cette activité inquiète & féroce , qui ose tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Aussi , MESSIEURS , les grands Hommes d'Etat ont-ils toujours protégé la Philosophie & les Lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie , le Citoyen qui contribuoit à étendre ses connoissances. Mais je ne puis le dissimuler , MESSIEURS , cet état si noble a ses dangers. La vérité ressemble à cet

élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrase, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en sert que pour le bien public. Le jeune Homme vertueux & simple, & dont le cœur honnête conserve encore toutes les illusions du premier âge, croit imprudemment qu'il est toujours permis d'être utile, & se livre sans défiance au doux sentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inspire une ardeur généreuse. Alors l'enthousiasme s'empare de son ame, ses idées s'élevent, ses expressions s'animent, il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, & briser les barrières qui se trouvent sur son passage. Vaine erreur d'un cœur séduit ! Tout s'arme ; les passions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt ; alors la vérité s'enfuit, & ne laisse dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le sentiment triste & profond de son imprudence & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer sans fanatisme, comme sans foiblesse. Que son langage soit donc simple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à

étonner ; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire ; qu'elle n'insulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déjà assez de tort d'être la vérité ; qu'à force de douceur elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle se défende sur-tout de cette impatience du bien , qui en est la plus dangereuse ennemie. Regardons la Nature ; rien ne s'y fait par secousses, ni par des fermentations précipitées. Tout se prépare en silence. Tout se mûrit par des progrès insensibles & lents. Ainsi la vérité agit. Jettée au milieu d'un Peuple, elle y travaille d'abord en secret. Elle mine sourdement les opinions. Elle se glisse à travers les préjugés. Elle s'insinue comme les eaux qui se filtrent sans être apperçues, & déposent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces eaux éparées & souterreines pourront enfin se rassembler, & rouleront avec bruit sur la terre. Que dis-je ! un jour viendra peut-être où de tous les points de l'Univers les hommes réuniront leurs travaux, & où toute la force de l'entendement humain développé sera par-tout appliqué au

grand art des Sociétés. Quel spectacle présenteroit alors le globe de la terre ! L'Amérique, l'Afrique & l'Asie éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les Campagnes fécondes, les déserts peuplés, les Gouvernements sages, les Peuples libres, les Chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. O douce & sublime espérance ! O la plus touchante des illusions ! Quoi, cette idée si consolante ne seroit-elle donc qu'un vain songe ? Quoi seroit-il donc vrai que par une loi éternelle l'ignorance dût toujours couvrir une partie de la terre, semblable à la mer qui fait lentement le tour du globe, & qui à mesure qu'elle se retire & découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens ? si tel est le malheur de l'humanité, si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa Nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son Pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes , MESSIEURS , agissent continuellement sur les mœurs des Peuples; le Gouvernement qui donne une impulsion générale ; les Loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes ; l'exemple des Chefs , espece de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt ; le commerce qui mêle les Nations & les vices ; le climat , force toujours active & toujours cachée ; enfin le plus puissant des ressorts, la Religion qui pénètre où les Loix ne vont pas , juge la pensée , éternise dans l'idée de Dieu le bien comme le mal. Mais chez une Nation où le goût des Lettres est répandu , l'esprit général de ceux qui l'éclairent ; peut & doit aussi influencer sur la partie morale.

Il est sur-tout , il est un pouvoir qui distingue l'Homme de génie & le grand Ecrivain, c'est celui d'attacher son ame à ses Ecrits , de peindre sa pensée avec ces expressions brûlantes qui font le langage de la persuasion & le cri de la vérité : alors le sentiment qu'il a se communique , il pénètre , il embrase ; le cœur papite , les traits changent , les larmes coulent , l'ame portée hors d'elle-même ne sent , ne vit , n'existe plus que dans l'ame de

l'Ecrivain qui l'anime & qui lui dicte avec empire tous ses mouvements. Quel usage, **MESSIEURS**, fera-t-il d'un pouvoir si noble & presque divin ? La vertu le réclame ; elle parle à son cœur. Elle lui dit : ton génie m'appartient. C'est pour moi que la nature te fit ce présent immortel. Etends mon empire sur la terre. Que l'homme coupable ne puisse te lire sans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans son cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux en te lisant, éprouve un charme secret qui le console. Que Caton prêt à mourir, que Socrate bûvant la cigue te lisent & pardonnent à l'injustice des hommes.

Docile à cette voix, **MESSIEURS**, son cœur enflammé tracera tous les devoirs que la nature & la morale nous imposent. Heureux qui pour les peindre, n'a qu'à descendre dans son cœur ! Heureux l'Ecrivain qui dans la douceur de la vie domestique peut épurer son ame, dont la maison est le sanctuaire de la Nature, qui tous les jours peut aimer ce qu'il honore, qui tous les jours peut serrer dans ses bras une mere qui répond à ses caresses, &

dont la vieillesse adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus & le souvenir attendrissant des bienfaits ! C'est parmi des devoirs si tendres que son ame se forme aux devoirs sublimes de Citoyen. C'est là qu'il apprend à écrire pour son Pays. Malheur aux Ecrivains mercénaires qui trahiroient la cause de la Patrie & de l'humanité ! Malheur sur-tout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils seroient les lâches complices de la corruption de leur Siecle. L'amour des Loix, la sainteté de la Justice, le zele éclairé dans les Magistrats, les dévouemens généreux dans la Noblesse, voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi Démosthenes troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappelloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chute de sa Patrie, si en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, MESSIEURS, & par la constitution de l'Etat, l'Homme de Lettres n'est point appelé à discuter de grands intérêts en présence des Peuples. Il ne parle point aux

Citoyens assemblés. Il ne peut confier son ame qu'à des Ecrits , interprètes muets de ses sentimens. Il faut donc qu'un but moral anime tous ses Ouvrages. Il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément , parlent encore à la raison , & que le plaisir même paye un tribut à l'utilité publique. C'est par-là, MESSIEURS, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence sur le caractère moral des Nations. C'est-là que le sentiment se communique par des secouffes promptes & rapides , & que les impressions profondes qu'on reçoit se fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent , semblables aux flots de la mer , qui précipités par l'orage , présentent les uns sur les autres.

L'Histoire par des moyens différens , produira encore les mêmes effets. L'Histoire est un appel que la vertu fait à la postérité. L'Historien prononce les jugemens de l'univers , non plus de l'univers foible & corrompu , de l'univers esclave , mais de l'univers libre & juste , pour qui tout disparoît hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices , son cœur vienne se reposer sur la touchante ima-

ge des vertus. Ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron : ainsi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des esclaves, il réservoit pour le charme & la consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi parmi vous, **MESSIEURS**, ceux qui transmettront à la postérité les événements de ce Règne, aimeront à s'arrêter sur l'ame de votre auguste Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme ; ils peindront la sensibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute puissance, l'amitié même sur le Trône. Ils peindront cette bonté qui repousse la crainte, & ne laisse approcher que l'amour, ces détails de bienfaisance pour tous ceux qui l'entourent, besoins toujours nouveaux d'un cœur toujours sensible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux Peuples dans ces crises violentes où les Etats se heurtent & se choquent ; le Chef d'une Nation guerrière, ami de la paix ; un Roi ennemi de cette fausse gloire qui séduit tous les Rois ; dans les guerres nécessaires, le calcul du sang des hommes mis à côté des espérances & des

projets ; dans un jour de triomphe , les larmes d'un vainqueur sur le champ de bataille ; dans la paix , l'agriculture encouragée , le Laboureur levant sa tête affoiblie , osant enfin regarder la richesse ; & l'or englouti trop long-temps par les artisans du luxe , refluant par le commerce des grains vers la cabane & les sillons du Pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'Homme de Lettres Citoyen , qui aura le bonheur de les peindre. Quel état , MESSIEURS , que celui où par devoir on doit être toujours l'interprète de la morale & de la vertu ! Mais pour être digne de la peindre , il faut la sentir. Le véritable Homme de Lettres est donc vertueux. Son ame est pure , sa probité austère. Tout ce qui agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses ; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui , il s'honore par leur usage ; si elles s'éloignent , il s'honore par sa pauvreté. Souvent même il dédaigne la fortune qui le cherche. Un Roi * appelle Socrate à sa Cour ; & Socrate

* Archelaüs , Roi de Macédoine.

reste pauvre dans Athènes. Dans le monde, simple & sans faste, il parlera aux hommes sans les flatter comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il fait que la dignité des rangs est à un petit nombre de Citoyens, mais que la dignité de l'ame est à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle, que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le Ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis il opposera le courage & la douceur, à l'envie le développement de ses talents, à la satire le silence, aux calomniateurs sa vertu. La vertu dans un cœur noble se nourrit par la liberté. Il sera donc libre; & sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les Loix.

Ces sentiments sont les vôtres, MESSIEURS, c'étoient ceux de l'Académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la Cour où l'Homme de Lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dût être,

Renfermé dans ses travaux, il vécut sans intrigue. Il se tint à une égale distance & de la fierté qui peut nuire, & de la bassesse qui avilit. Il crut comme vous que les connoissances ne devoient servir qu'à orner la probité, que la gloire des mœurs est encore préférable à celle des talents, que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu seule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des Anciens, il y avoit puisé ce goût moral aussi nécessaire à l'Écrivain qu'à l'homme, & cette simplicité antique si louée de nos Peres dont nous parlons encore, mais que nous ne sentons plus & que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette sagesse de caractère qui lui mérita l'honneur d'instruire des personnes Royales, en achevant de cultiver leur esprit par le goût & leur raison par l'Histoire. Par cet honorable emploi, MESSIEURS, l'Homme de Lettres s'acquitta envers la Patrie des devoirs de Citoyen; car si les lumieres sont utiles aux États, c'est servir la Patrie que de répandre le goût des connoissances autour

des Trônes. Peut-être même l'exemple des augustes Princesses auxquelles il eut le bonheur de rendre ses travaux utiles , a contribué parmi nous à dissiper en partie ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre humain de s'éclairer. Peut-être c'est à elles que nous devons en partie l'usage qui commence à s'établir de rapprocher par l'éducation , des ames qui se ressemblent par leur nature ; usage que le préjugé combat encore , mais que la raison autorise & qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites sans vanité comme sans faste , qui font aimer la raison qu'elles embellissent , & joignent le doux empire des lumieres à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs. C'est dans ces vues si sages , MESSIEURS , c'est en même temps pour obéir à des Princesses dignes de s'instruire , que mon Prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages. C'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la Mythologie ancienne ; objet intéressant pour le Philosophe même , parce que sous le voile des allégories & des fictions , il y retrouve le berceau
du

du monde, l'invention des Arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont plusieurs ne sont point encore effacés par les siècles. C'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre humain, depuis la naissance du monde jusqu'à nous; tableau immense où tout ce qui a existé dans tous les points de l'espace, se presse sous un seul de nos regards, où nous tenons à la fois dans nos mains les deux extrémités de la chaîne du temps, où un seul homme voit d'un clin d'œil les États s'élever, se choquer & tomber, où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des Empires. M. Hardion, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, se défendit avec sévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fussent que l'expression & jamais la parure de la pensée. Son style eut la modestie de sa personne. Il fut se défendre, & de cette espece de force qui trop souvent touche à l'excès, & de cette rapidité qui

en pressant trop les objets les confond, & de cette finesse qui supprime trop d'idées intermédiaires pour en faire deviner d'autres, & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une pensée le germe de vingt pensées. Il s'élevait sur-tout contre ce luxe de l'esprit qui n'aime à jouir de ses richesses, qu'en les prodiguant. Dans ce siècle, il eut le courage de la simplicité. Il fut sage, voilà son caractère; il voulut être utile, voilà sa gloire.

C'est cette idée d'utilité, MESSIEURS, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'est elle qui présida à votre établissement. Votre institution fut presque une institution politique. Richelieu après avoir resserré l'Espagne, abaissé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de sa Nation que les lumières; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altière & grande, & qui avoit le besoin de commander aux hommes, sentant que le fardeau de l'État échappoit à ses mains affoiblies, fut-elle flattée en secret de diriger encore les esprits, quand

il ne seroit plus. Après lui c'est le Chef de la Magistrature qui vous adopte, & qui place les Lettres à côté des Loix, tout près du Sanctuaire de la Justice. Enfin je vous vois adoptés par le Chef suprême de l'État, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées, qui à de grands événements mêla toujours un grand caractère, qui par ses succès fit la gloire de son pays, qui par ses revers fit la sienne; plus grand sans doute lorsqu'en mourant il avouoit ses fautes, que lorsque ses flatteurs & son siecle l'environnoient d'éloges qu'il eut tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms nous rappellent nos devoirs. Un grand Homme d'État pour Fondateur, nous avertit que les Lettres doivent être utiles à l'État; le souvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit regner entre les Lettres & les Loix; le nom des Rois pour Protectors, que distingués comme Citoyens, nous devons l'exemple du zele à la Patrie.

Si je jette les yeux sur vos fastes, MESSIEURS, je retrouve dans tous les temps parmi vous, cet esprit de vos Fondateurs. Je

vois que tous vos grands Hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur; Bossuet qui instruisoit les Rois & qui en étoit digne; Fénelon qui le premier à la Cour osa parler des Peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célèbre, qui fut votre Confrere & votre ami, le Législateur des Nations, & dont le livre bien médité peut-être pourroit retarder la chute des États. Au milieu de vous & dans cette Assemblée, je retrouve le même usage des mêmes talents; l'Histoire qui parle encore aux Peuples & aux Rois; la Philosophie tranquille & sage qui fait le dénombrement des vérités & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions mis sur le théâtre à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs ou discutés avec profondeur ou déguisés sous des fictions riantes; les arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analysés; le tableau immense de la nature tracé; l'art de communiquer la pensée par la parole perfectionné; l'éloquence aux

piés des Autels & dans les Tribunaux ; les Lettres consacrées à la politique , à la guerre , aux intérêts d'État , à l'éducation des Princes ; & sur votre liste , MESSIEURS , un Homme qui du fond de sa retraite sera toujours par son grand nom présent parmi vous , qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible , comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée , qui n'a employé l'art des Homeres que pour combattre la tyrannie & la révolte , & dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'une ame sensible & forte qui réclame partout pour le bonheur des hommes , la sûreté des Rois & la tranquillité des États.

Attirés par votre gloire , MESSIEURS , les titres viennent se placer parmi vous à côté des Lettres. Je vois les premiers Hommes de l'État & de l'Eglise satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment à votre tête l'héritier d'un grand nom , & dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'entourent.

Pour moi , MESSIEURS , dernier Citoyen de cette illustre République , je n'apporte

ici aucun de ces grands talents qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays & sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire ; elle est trop au-dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous ; c'est celle de la vertu & des mœurs ; c'est de ne rien faire , c'est de ne rien écrire dans le cours de ma vie , qui ne puisse m'honorer à vos yeux & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier serment, **MESSIEURS** , en entrant dans cette illustre Compagnie. Si j'y manque un instant , puisse ce Discours que je viens de prononcer devant vous , & qui est l'interprète le plus fidele des sentiments de mon ame , s'élever contre moi & m'accuser aux yeux de mon siècle & de la postérité.



*Réponse de M. le Prince LOUIS DE ROHAN,
Coadjuteur de Strasbourg, au Discours de
M. THOMAS.*

MONSIEUR,

M. le Comte de CLERMONT devoit, en sa qualité de Directeur, présider à l'Assemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de sa santé l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir sa place, & sur-tout d'être l'interprète de ses regrets & de ses sentiments inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je suis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, & ce sentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux suffrages qui vous ont appelé parmi nous. Vous venez vous-même d'exposer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec distinction les devoirs de son état,

on en parle toujours dignement. Une ame sensible se pénètre des objets vers lesquels son goût l'entraîne , & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle fait les présenter. Apelle intéressoit en parlant de son Art , & Ciceron , en faisant le portrait de l'Orateur , pouvoit-il n'être pas éloquent ?

En peignant l'Homme de Lettres Citoyen , vous n'avez eu , MONSIEUR , qu'à exprimer les sentiments gravés dans votre cœur. Vous vous êtes sur-tout attaché à faire envisager les Lettres sous leur rapport avec le bien public. Il est beau sans doute d'entendre les lumieres de son siècle , & d'en perfectionner les mœurs ; mais ce rôle intéressant & sublime n'est confié qu'à ces hommes rares pour qui l'Être Suprême a réservé les dons du génie. Les Lettres ont un mérite moins éclatant , mais plus universel , celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des Lettres , dit l'Orateur Romain , est propre à tous les temps & à tous les âges. La jeunesse y trouve l'aliment de son activité , la vieillesse l'oubli des biens qu'elle a perdus , & le soulagement des maux qui

l'assiégent. Le favori d'Auguste s'arrachoit souvent au tumulte des affaires & aux troubles de la Cour, pour venir respirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'État envioit dans ces moments le sort de l'Homme de Lettres, & le Courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le Philosophe.

Le Sage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de soi-même; il fait le prix du temps, & l'emploie à cultiver en paix, les Lettres & sa raison. Il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit qui veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait son étude & sa force. Il s'est formé avec la chaîne de ses pensées un caractère de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altere. Toujours calme au sein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs sans les craindre ni les braver: & tandis que tout s'agite ou se bouleverse autour de lui, son ame tranquille se livre aux douceurs de l'étude & jouit des consolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, &

à la gloire que donnent les Lettres, & au bonheur qu'elles assurent. L'Académie, en vous accordant ses suffrages, a voulu récompenser des talents utiles, & couronner des vertus connues. Des Prix remportés avec éclat, des applaudissements mérités, l'heureux talent de la Poësie réuni à celui de l'éloquence, l'estime publique, celle des gens de Lettres, tout sollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talents, dans ces monuments durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands Hommes. Vous avez fait plus : par l'enthousiasme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aisément les vertus sublimes ; & si elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands Hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire : „ Il nous a „ peint comme s'il eût vécu auprès de nous „ & avec nous. Il a parlé de nos travaux

» comme s'il les eût partagés lui-même. Il
 » nous a jugés comme nous demandons que
 » la postérité nous juge. Notre gloire est de-
 » venue la sienne, puisqu'il a su la célébrer.

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR, pour nous consoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien estimable que nous regrettons, cultiva les Lettres avec succès; il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la Cour, & y inspira le goût de l'étude à d'illustres Princesses qui savent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la culture de l'esprit. M. HARDION porta dans sa conduite la simplicité noble qui fait le caractère de ses Écrits. Cette simplicité si louable est peut-être la seule ressource des grands Écrivains depuis que les raffinements de l'Art semblent épuisés. Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau que l'accord du naturel & du sublime, de la noblesse & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination hardie & féconde a caractérisé les premiers essais de votre plume énergique & brillante. Ces pre-

36 DISCOURS A L'ACADÉMIE.

miers Ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent si précieux que la nature donne , il est vrai , mais qui se perfectionne par la réflexion & par l'étude ; je parle de ce goût sage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans son essor , & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vû avec satisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et , dans ce Poème si désiré, où marchant sur les traces de Virgile & d'Homere , vous avez de grandes passions à mettre aux prises avec de grands obstacles , les ressorts d'une politique sublime à développer & à faire mouvoir , les mœurs d'une Nation nouvelle à peindre , toutes les finesses de l'art à cacher sous les traits du génie créateur ; le Public attend que tout y sera subordonné aux règles du goût , & que la sévère critique y applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talents perfectionnés. Ainsi lorsqu'une plante vigoureuse a jetté avec surabondance ses premières productions , la sève se calme , & l'arbre conservant toujours la même vigueur , ne se couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.